

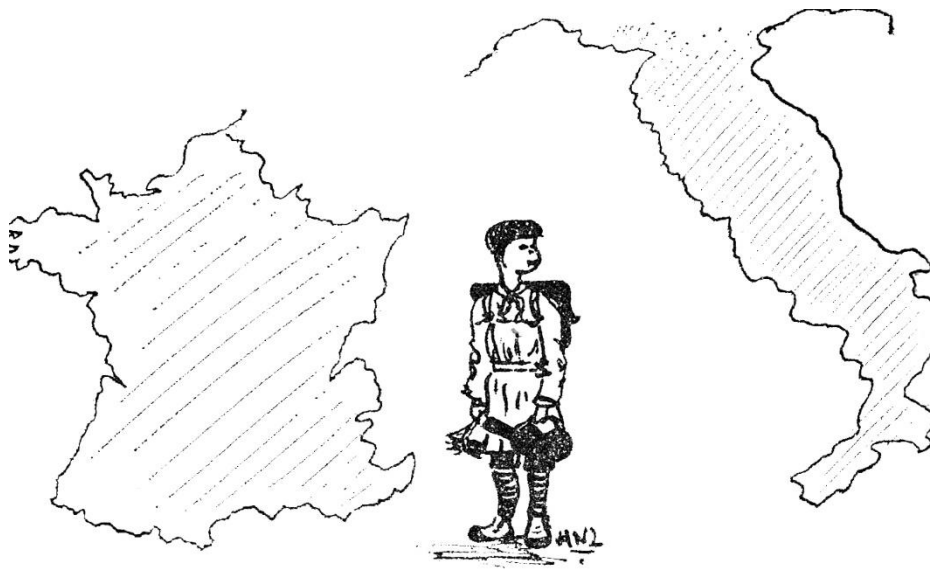
Un petit immigré italien : François Minghetti

d'après son autobiographie *Vas-y mon kiki !* publiée en 1984

Francesco Minghetti est né en 1920 à Castiglione di Ravenna, près de Ravenne, en Italie.



L'arrivée de Mussolini au pouvoir pousse Nicola, son père, à partir pour la France en avril 1924 avec un groupe d'autres paysans pauvres de son village. Il trouve un travail d'aide-maçon près de la porte d'Orléans, sur les anciennes « fortifs ». Dix-huit mois plus tard, sa femme Anita et ses deux fils, Francesco (5 ans) et Alfredo (13 ans ½) le rejoignent.



Partis de Forlì aux environs de midi, sous un soleil tropical, nous arrivâmes à Paris (gare de Lyon) vers 16 heures le lendemain, 20 septembre... Mon père... était venu nous attendre à la sortie des voyageurs. Outre sa joie de nous revoir, il était envahi par un fou-rire inextinguible en voyant s'avancer lentement un curieux attelage. En effet, maman craignant de nous perdre dans la cohue nous avait attachés, mon frère et moi, avec une ficelle elle-même reliée aux deux valises de mauvaise qualité remplies de l'essentiel qu'un émigré peut emporter avec lui. Elle se coltinait ses précieux bagages, soucieuse qu'ils arrivent à bon port, n'ayant pas les moyens de s'offrir un porteur...

Nicola nous enfourna dans un taxi vétuste, sans doute rescapé du voyage organisé judicieusement par Gallièni avec direction la Marne, en 1915... Le véhicule partit enfin vers la gare de Denfert-Rochereau (moins de trois kilomètres plus loin) ; cette gare desservait la ligne P.O. (Compagnie Paris-Orléans) partant de la gare du Luxembourg et allant jusqu'à Saint-Rémy-lès-Chevreuse via Limours au moyen de la traction à vapeur...

Une bonne demi-heure après le départ de Denfert, arrêt à Massy-Verrières (gare ainsi nommée parce qu'elle dessert à la fois Massy et Verrières-le-Buisson, commune limitrophe). Nous voilà partis tous les quatre à pied, en file indienne, mon père ouvrant la marche avec une valise dans chaque main en direction de notre « port d'attache » éloigné d'un bon kilomètre que dans mes rêves, je comparais au paradis

Arrivée à Massy, la famille Minghetti loge dans une chambre d'hôtel au 3^e et dernier étage de l'Hôtel de la Mairie qui jouxtait la mairie et l'école communale laïque.

Ledit paradis, en fait, se révéla être une chambre d'hôtel, modeste, sans aucun confort, pourvue de deux lits métalliques, d'une petite armoire, d'un meuble supportant une cuvette en faïence avec son broc à eau pour la toilette, d'une table bancale et de quatre chaises. Pourtant les lieux, une quinzaine de mètres carrés, étaient d'une grande propreté.

Alfredo est embauché comme « mousse » sur le même chantier que le père. La mère est bientôt employée pour le ménage et la lessive de l'hôtel.

Trois jours après son arrivée, Francesco fait, comme les autres enfants, sa rentrée à l'école maternelle le 1^{er} octobre. Il ne parle pas un mot de français. Mais il veut s'intégrer vite. Avec l'aide de son institutrice et de Jojo, le fils de celle-ci, un petit blondinet qui est son voisin de classe, il apprend très vite le français. Et il pousse sa famille à parler « la langue de Molière » à table. Le dimanche, pendant que la mère termine lessive et repassage pour la famille, il part en promenade au Petit Massy avec son père et son frère.



Ils ne sont pas les seuls immigrés italiens à Massy. Les hommes se retrouvent près de la gare pour jouer aux boules.

Nicola avait remarqué, en allant prendre son train, le matin, qu'en face d'un des deux bistrot de la Place-de-la-Gare il y avait deux terrains de « boule lyonnaise » fréquentés, pour l'essentiel, par des « Ritals » experts en ce jeu qu'ils avaient pratiqué en Italie et qu'ils appelaient la Bocia (la bouteille) baptisé ainsi car le ou les perdants étaient chargés de régler le prix des consommations, non alcoolisées en général. Mon père, ne devait jamais devenir un joueur convenable et il se lassa assez vite.

En 1927, le père est devenu un maçon qualifié. La mère cumule ménages et lessives. Le couple a les moyens de louer une « bicoque » rue du Cormier.

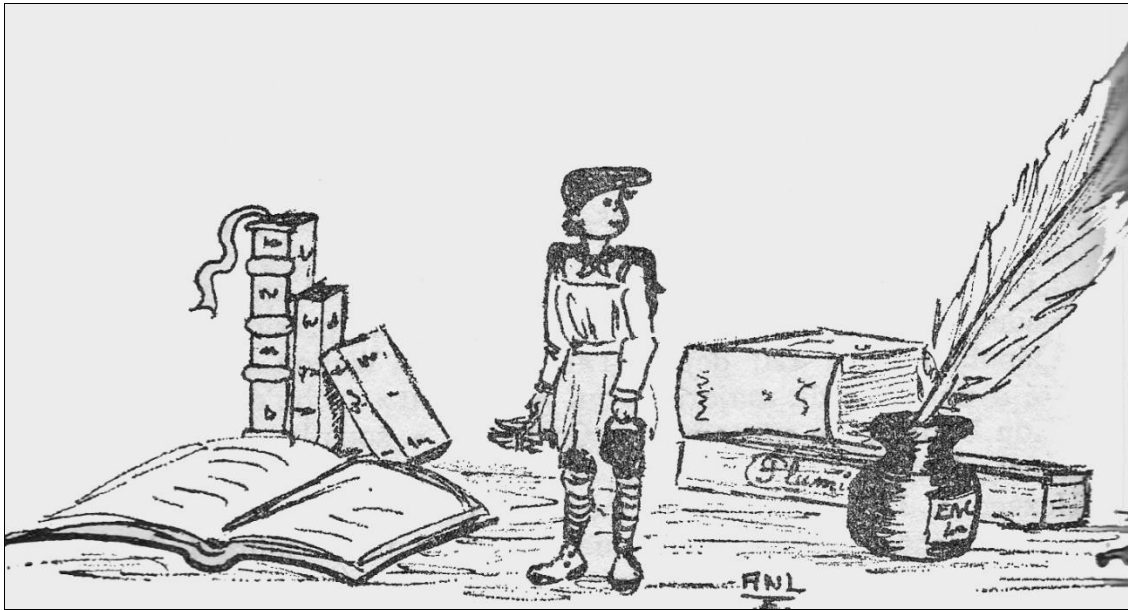
Mon « dabe » ... accepta d'aller visiter en compagnie du propriétaire de l'agence... une maisonnette située dans un cadre « enchanteur ». Ce fut le coup de foudre en raison de la modicité relative du loyer ; la bicoque, constituée d'une cuisine de 10 mètres carrés et d'une chambre, d'une quinzaine de mètres carrés, avait été construite sur un terrain de 860 m², mais implantée de telle sorte que, quand la propriétaire ... fit poser un grillage au milieu de sa propriété, pour partager son terrain en deux parts égales, quant à la superficie, la maisonnette se trouva au centre du lot ainsi constitué.

N'oublions pas de mentionner que le confort, dans la bicoque, était absent ; pas d'eau courante ; une pompe à balancier, qui, l'été, fournissait une eau très fraîche ; pas d'électricité non plus (son implantation était programmée dans le lotissement du « Cormier » mais il faudra attendre) ; pas de tout-à-l'égout (on fera sans) ; pas de gaz pour faire la cuisine (on s'en passera) ; pas de moyen de chauffage autre qu'une cheminée en faux marbre, munie d'une grille en fonte, dans la chambre. Dans la cuisine, un conduit de cheminée permettrait d'installer une cuisinière à charbon qu'on envisagea d'acheter (d'occasion) ; on pourrait se chauffer tout en faisant cuire la soupe. L'été, évidemment, il ferait chaud pour cuisiner, mais qu'importe...

Un petit coup de peinture de-ci, de-là, pour donner un petit cachet de fraîcheur et le tour serait joué. Les hommes avaient plusieurs « fins de semaine » devant eux pour s'acquitter de ces préparatifs. A cette époque les ouvriers faisaient la « semaine anglaise », c'est-à-dire que le travail du samedi s'arrêtait à midi.

Le déménagement vers la rue du Cormier ne créa aucune difficulté, eu égard à ce qu'il y avait à transporter : les vêtements, quelques ustensiles de cuisine et diverses babioles accumulées avec le temps, sans oublier le fameux réchaud qui, par la suite, nous rendit maints services. Quelques meubles, achetés d'occasion de droite ou de gauche, furent livrés à notre nouveau logis. Une vie nouvelle commença.

Dès le premier jour de notre arrivée au « Cormier », compte tenu que notre nouveau logis ne comportait pas de lieu d'aisances, Nicola et Alfredo se procurèrent briques, sable et ciment qui serviraient à bâtir une cabane (destinée à satisfaire des besoins bien naturels) sans le moindre confort. En période de chaleur les mouches y étaient nombreuses... Mon brave père avait décidé, autoritairement, que la « cabane » serait édifiée au fin fond du jardin ; le résultat en fut qu'en cas de nécessité et quel que soit le temps, il fallait faire une trentaine de mètres, voire quarante, dans chaque sens. J'ai compris seul que c'était la perspective de l'apparition des mouches qui avait motivé la décision de mon père de faire cette construction si loin de la maison. Nicola profita de l'occasion pour confectionner, avec de vieilles planches recouvertes de papier goudronné, une cabane à lapins, qui, à défaut d'être un chef d'œuvre, aurait l'avantage de fournir de la viande à moindre coût car l'herbe foisonnait alentour. Après l'achat d'un mâle et d'une femelle qui, miracle, se révélèrent prolifiques, François eut, en plus de ses occupations autant variées que passionnantes, la charge d'approvisionner le « clapier » en cette belle herbe qui ne coûtait que le mal de la ramasser.



Francesco aime l'école et poursuit sa scolarité avec succès à l'école primaire près de l'église. En parallèle, il devient « enfant de chœur ».

La moisson annuelle de livres venant récompenser mon travail fut, ma scolarité durant, des plus honorables : 2° ou 3° et une seule fois 4°, telles furent mes places obtenues, en fin d'année au cours des six années au-dessus de la maternelle passées dans les écoles communales et laïques de Massy. Ajoutons que le 1^{er} prix d'histoire et de français m'échut, chaque année, et plusieurs fois un second prix de sciences et de récitation venait grossir ma pile de bouquins.

Il faut, ici, que je dévoile un « truc » que j'avais imaginé pour tenter de devenir l'un des meilleurs. En explorant le grenier de Mme Ruaud en compagnie de mon Jojo, que je retrouvais toujours avec une joie infinie, nous découvrîmes une caisse de vieux livres scolaires. Ce fut une révélation. Après les avoir triés et rangés avec grand soin nous prélevâmes dans chaque matière qui nous était enseignée un bouquin destiné à deux classes au-dessus de la nôtre et répétâmes le même scénario chaque année. Ce qui eut pour effet qu'en rognant sur le temps que nous consacrons aux jeux de notre âge il nous fut loisible de remplir notre petit cerveau de connaissances que nos petits copains ne percevraient que deux ans plus tard, dans l'hypothèse la plus favorable. Ma conscience ne m'a jamais fait reprocher ce moyen de m'élever dans la hiérarchie des valeurs écolières, d'autant plus que mon frère de lait partagea ce « secret » avec moi et que ledit secret ne sera jamais divulgué jusqu'à ce jour. Sans connaître, alors, le sens du mot « autodidactisme » notre attitude à Jojo et à moi en fut un exemple parfait. Quelle joie l'on éprouve quand le maître ou la maîtresse interroge la classe tout entière et que seul un petit immigré lève la main le premier pour répondre à une question, souvent ardue, ne figurant pas au programme et que les arguments exposés donnent entière satisfaction à l'enseignant !



En 1933, Francesco devenu François quitte l'école primaire pour devenir apprenti typographe. Il fera ensuite sa carrière professionnelle dans l'imprimerie. Il ne reverra sa famille italienne qu'en 1955. Son père meurt en 1961. En 1968, sa mère reçut la médaille de Chevalier de l'Ordre du Mérite. François prend sa retraite à Francheville, dans l'Eure. Il y rédige son autobiographie en 1984.